



HAL
open science

Rencontres. Un entretien télévisé avec H. I. Marrou (1974)

Fabien Guilloux

► **To cite this version:**

Fabien Guilloux. Rencontres. Un entretien télévisé avec H. I. Marrou (1974). Cahiers Marrou, 2012, 5, pp.61-74. halshs-04310490

HAL Id: halshs-04310490

<https://shs.hal.science/halshs-04310490>

Submitted on 27 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

N°5

2012

CAHIERS MARROU



Société des Amis d'Henri Irénée Marrou – Davenson

3 rue Castex 75004 Paris
www.henrimarro.org

Textes d'Henri Irénée Marrou (Davenson)

Contributions de :

Léon Elder

Alain Fantapié

Françoise Flamant

Fabien Guilloux

Nicole Moine

Benoit Pellistrandi

Jacques Prévotat

En couverture : *ex-libris* d'Henri Marrou, gravé par Robert Cami.

Ci-contre : Henri Irénée Marrou. Photographie de la tête en bronze sculptée par René Iché en 1947 (Archives Marrou).

Cahiers Marrou N°5 - 2012

SOMMAIRE

Jacques PRÉVOTAT <i>Liminaire</i>	1
Textes d'Henri Irénée Marrou (Davenson)	
<i>L'Ambivalence du temps de l'histoire chez saint Augustin (1950)</i>	3
<i>L'héritage de la Grèce. Éducation et rhétorique (1972)</i>	38
<i>Rencontres. Un entretien télévisé avec H. I. Marrou (1974)</i>	61
Études	
Léon ELDER <i>H. I. Marrou et Vatican II : sur l'influence chrétienne en matière de civilisation</i>	75
Alain FANTAPIÉ <i>Le Prix Henri Davenson de l'Académie Charles Cros</i>	81
Nicole MOINE <i>Une note sur René Iché</i>	85
Comptes rendus	86
Actualité de la recherche	90
Société des Amis d'H. I. Marrou (Davenson)	
Comité d'honneur et Conseil d'administration	91
Adhérents 2012	91
Vie de l'Association	94
Bulletin d'adhésion ou de renouvellement	96

RENCONTRES

UN ENTRETIEN TÉLÉVISÉ AVEC H. I. MARROU (1974)

Nous transcrivons ici l'entretien qu'Henri Irénée Marrou accorda au journaliste québécois Marcel Brisebois pour l'émission télévisée Rencontres dirigée par Raymond Beaugrand-Champagne. L'émission fut diffusée sur Radio-Canada le 10 mars 1974.

Afin de conserver à cet entretien toute la spontanéité de la discussion, je me suis astreint à une transcription au plus près du dialogue entre les deux hommes pour en dresser un exact procès-verbal. Par esprit de fidélité, je n'ai pas souhaité « réécrire » le texte. Je me suis autorisé une unique trahison : l'éviction des nombreux « n'est-ce pas » qui ponctuent l'échange et rendent la lecture fastidieuse. En revanche, les tics du langage parlé de Marrou (« ben », « ça ») ont été conservés ainsi que les adresses à son interlocuteur (« vous voyez ») qui s'intègrent mieux au texte imprimé.

F. G.

Marcel BRISEBOIS – Henri Irénée Marrou est historien ; il est archéologue. Il a écrit des livres qui sont bien connus : une *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, des travaux sur saint Augustin. Il est connu au Québec non seulement par ses livres mais par un enseignement de plus de vingt ans à l'Institut d'Études Médiévales de Montréal. Henri Irénée Marrou a également participé avec Emmanuel Mounier à la fondation de la revue *Esprit* et c'est précisément dans le parc de la maison de Mounier qu'il nous a reçus.

Monsieur le professeur Marrou nous avons eu le plaisir de vous connaître pendant plus vingt ans au Canada où vous êtes venus donner des conférences. Maintenant, aujourd'hui, nous avons le plaisir d'être reçu chez vous dans ce parc magnifique. Pourriez-vous au début nous dire un peu où nous sommes et expliquer un peu cette propriété.

Henri Irénée MARROU – Eh bien nous sommes à Châtenay-Malabry au milieu du parc de la propriété qui réunit depuis la fin de la Guerre les principaux membres des fondateurs de la revue *Esprit*. C'est le regretté Emmanuel Mounier qui avait eu l'idée d'acheter ce domaine et madame Mounier continue à vivre là parmi nous. Le directeur actuel d'*Esprit* que les québécois connaissent bien, Jean-Marie Domenach, habite là. Et nous sommes donc... le philosophe Paul Ricœur, qui est aussi un canadien bien connu, nous sommes six familles, donc, qui sommes réunis ici, à six *miles* de Paris, dans un endroit tranquille où l'on peut oublier que l'on est si près de Paris et de la ville.

M. B. – ... formant une petite communauté en somme !

H. I. M. – Oh, le mot communauté est peut-être trop fort ! Disons que six familles vivent près les unes des autres, et reliées par l'amitié. Ne croyez pas que nous faisons « popote » commune ! Nous aimons trop la cuisine et la femme de chacun fait la cuisine de chacun.

M. B. – Mais vous êtes restés, vous, fidèle à l'évolution du Canada et particulièrement du Québec. Comment voyez-vous en peu cette orientation que nous avons prise, surtout vous qui êtes venus en 1946, déjà au lendemain de la Guerre ?

H. I. M. – Ah, certainement ! Je mesure, n'est-ce pas, la rapidité de votre évolution. Mais, rétrospectivement, je suis très sensible à ce qu'il y avait d'artificiel dans ce qu'était le Québec sous le régime Duplessis, n'est-ce pas, où, de façon tout à fait inhumaine, vous étiez maintenus en dehors des courants de la culture contemporaine. Si vous voulez une comparaison – je pense que les ménagères québécoises connaissent ce que nous appelons la cocotte minute : une marmite avec un couvercle bien vissé –, alors, ce qui s'est passé chez vous c'est que, lorsque le couvercle a été dévissé, ça a fait explosion. Et alors très rapidement, il me semble que cette évolution, évidemment bouleversante pour ceux qui l'on vécue, a consisté essentiellement à rattraper le temps perdu. Et je crois que maintenant ce qui se

passé au Québec s'aligne parfaitement sur ce qui se passe ailleurs, que ce soit aux États-Unis ou dans le reste de l'Europe occidentale.

M. B. – Alors vous, monsieur Marrou, vous avez pratiqué toute votre vie le métier d'historien, pourriez-vous nous dire un peu ce que cela vous a apporté, à vous, cette pratique de l'histoire ?

H. I. M. – Ah ! Oui, c'est vrai que ça fait longtemps que je fais de l'histoire ! Ça fait bien quarante ou cinquante ans ! Eh ! bien... Bien que je sois un spécialiste des périodes relativement lointaines de l'histoire puisque ma période, à moi, c'est l'antiquité chrétienne, ce qu'on appelle les Pères de l'Église et, à l'intérieur des Pères de l'Église, un certain personnage dont je parlerai souvent et qui s'appelle saint Augustin – ce sont donc des gens qui vivaient il y a quinze ou seize siècles de nous. Et bien, quoique j'aie étudié des gens qui soient très loin de nous, je crois que la pratique de l'histoire, au contraire, n'a cessé de m'ouvrir les yeux sur la situation de l'homme moderne. Plus je connais les gens du passé, plus je suis sensible à l'analogie des problèmes qui se posaient à eux par rapport aux problèmes au milieu desquels nous nous débattons.

M. B. – Est-ce que ça veut dire que l'histoire se répète ?

H. I. M. – Ah, pas du tout ! C'est pas du tout ça ! C'est pas du tout ça ! Non, nous ne nous répétons pas ! Au contraire, l'historien découvre avec une espèce de plaisir morbide que rien ne se ressemble tout à fait, mais c'est la fraternité humaine que nous découvrons. En réalité, il y a quelque chose qui s'appelle l'homme et les grands problèmes de l'homme, et ces problèmes-là resurgissent constamment. Voyez-vous, ce que vous me demandez : Qu'est-ce que l'histoire apporte ? Ce que l'histoire m'a apporté ? Eh ! bien, elle arrache le moderne à l'illusion barbare de redécouvrir l'Amérique (comme nous disons, nous, européens), de s'imaginer que c'est la première fois que se posent des problèmes comme cela et alors – cela peut être très

dangereux pour un esprit, surtout pour les jeunes qui ont l'impression d'être pris à la gorge par des problèmes insolubles –, alors que nous découvrons que, il y a cent ans, il y a mille ans, les hommes ont été aussi pris à la gorge par des problèmes difficiles Et ce sentiment d'élargissement de la vie humaine... L'histoire vous arrache à la naïveté et je crois que c'est beaucoup, oui !

M. B. – Mais, vous-même, dans un de vos volumes sur la *Théologie de l'histoire*, vous parlez, à un certain moment donné, d'un sentiment de « défaitisme » qui peut venir de l'histoire, en particulier à partir de cette idée, justement, des problèmes auxquels nous sommes confrontés. Nous voulons changer le monde, nous voulons révolutionner le monde à chaque génération (vous donnez en particulier l'exemple du Concile de Jean XXIII) et vous dites, au fond, chaque réforme finalement comporte toujours une part d'échec. Est-ce qu'il n'y a pas là un certain défaitisme ?

H. I. M. – Eh ! bien, vous touchez là, en effet, à une des doctrines qui me semble la plus chère et je tiens à dire que c'est à Montréal que j'ai eu l'occasion de l'exposer pour la première fois, lors d'une conférence Albert-le-Grand – il y a je ne sais combien d'années, peut-être vingt ans. Je me souviens avoir donné à Montréal une conférence qui a été depuis imprimée, réimprimée, traduite en allemand (enfin, les gens semblent y avoir attaché un certain intérêt) et je lui avais donné comme titre *l'Ambivalence du temps de l'histoire*, naturellement selon saint Augustin¹. Qu'est-ce que j'appelai « l'ambivalence du temps de l'histoire » ? C'est justement ce que m'a enseigné saint Augustin, à savoir que nous ne pouvons pas avoir une vision manichéenne du monde où il y a les bons d'un côté, et les méchants de l'autre, les uns qui sont tout blancs, les autres qui sont tout noirs. C'est un sentiment de la complexité de la vie humaine, justement, la réussite et l'échec sont constamment, intimement mélangés. Je ne suis pas défaitiste : je ne crois pas que l'histoire m'enseigne le défaitisme.

¹ Voir le présent *Cahier Marrou*, p. 3-38.

Mais l'histoire m'arrache à l'illusion de l'utopie. Voyez, ce que j'opposerai à une culture historique, c'est le rêve utopiste qu'ont toujours eu nécessairement les révolutionnaires, comme volontiers les jeunes (j'ai été jeune, il y a longtemps) où on a l'impression que, enfin, ça va réussir, enfin on va tout changer et après ce sera très bien. Au moment, vous savez, des troubles étudiants de mai 68 une de nos jeunes amies, une des enfants de mes amis, revient, l'œil brillant, disant : « Maman, on va faire la révolution et puis nous serons tous frères ! » Eh bien, non ! Vous savez, on n'a pas fait la révolution et on n'est pas encore tous frères. Et alors je crois que, loin d'être défaitiste, cet enseignement de l'échec partiel, inévitable, donne à l'homme d'action, en particulier à l'homme politique, une beaucoup plus grande sécurité. Ce n'est pas tout ou rien : il faut essayer de faire des grandes choses et puis, si on réussit à en faire vingt pour cent, dix pour cent, ce sera déjà très bien.

M. B. – Mais si on parlait un peu de saint Augustin aussi, saint Augustin que vous avez beaucoup fréquenté et dont vous dites à un moment donné qu'il nous a appris « un art de vivre en temps de catastrophe ». Est-ce qu'on n'est pas encore aujourd'hui en temps de catastrophe et est-ce qu'on n'a quelque chose à apprendre de saint Augustin ?

H. I. M. – Oui, vous savez, moi, plus je connais les temps du passé et plus je crois qu'il y a eu des temps de catastrophe ; enfin, le sien en particulier ! Mais il est certain, parce qu'étudiant saint Augustin j'étudie aussi naturellement les gens de son époque, il est... Vous savez ce qui s'est passé pour saint Augustin, n'est-ce pas ? Au mois d'août de l'année 410, pour la première fois depuis un millénaire, la ville de Rome a été prise par les Barbares. Et alors, ç'a été pour les gens qui ont vécu cet épisode – Rome devait être la Ville éternelle... Que les barbares (c'étaient les wisigoths d'Alaric) aient pu prendre d'assaut et piller la Ville Éternelle, a été quelque chose qui les a secoués à un degré inimaginable. Mais, vous savez, les gens de mon âge qui ont vécu deux guerres mondiales ont l'impression d'avoir connu des

choses analogues. Et, vous voyez, je ne peux pas mieux comparer l'enseignement de saint Augustin à celui que les hommes de mon âge : je vous parlais d'Emmanuel Mounier tout à l'heure (nous étions du même âge à quelques mois près) et de tous ceux qui ont fait la revue *Esprit* dans les années 30... Nous sommes une génération qui est parvenue à l'indépendance intérieure et à la vie de l'esprit au lendemain des grands massacres de la guerre de 14-18. Ceux de nos parents qui avaient survécu, et ils étaient peu nombreux car vous savez, vous n'imaginez pas ce qu'a signifié pour la nation française le massacre de cette guerre, ceux qui avaient survécu avaient l'illusion que 14-18 serait une parenthèse, une parenthèse douloureuse, malheureuse dans l'humanité, et que ça redeviendrait comme avant. Mais nous, les jeunes, nous savions que quelque chose s'était brisé et qui jamais plus ne se retrouverait. Alors, c'est là où je me trouvais très fraternel avec saint Augustin. Saint Augustin a écrit la *Cité de Dieu* dans les années 412-426 – voyez, il a mis une quinzaine d'années pour assimiler pleinement l'enseignement de cette catastrophe – et nous, au fond, c'était une quinzaine d'années après la Guerre de 14 que nous tirions les leçons de cette autre catastrophe. Vous voyez, ce sentiment de fraternité, comment l'illusion d'un monde tranquille avait définitivement disparu, et de notre horizon à nous modernes du vingtième siècle, et de l'horizon d'un Père de l'Église comme saint Augustin. Vous voyez, comment, n'est-ce pas, je ne quittais jamais les problèmes de la vie réelle.

M. B. – Mais saint Augustin était un point de référence, souvent, pour ses contemporains. Aujourd'hui, on a l'impression qu'il n'y a plus d'hommes comme saint Augustin à qui on peut se référer, il n'y a plus de modèle et on cherche des modèles. Est-ce que vous n'avez pas eu cette impression, vous, au cours de votre existence et en particulier comme homme engagé dans l'histoire de notre temps ?

H. I. M. – Oui, notre cas à nous est un peu particulier parce qu'il faut toujours revenir à ce que je venais d'évoquer, ce qu'a pu être la saignée démographique de la guerre de 14. Vous voyez, ce

qui m'a le plus étonné lorsque j'ai eu quarante ans, était de voir des étudiants de vingt ans venir me trouver et nouer avec moi des relations intellectuelles très amicales ; c'est le cas de Jean-Marie Domenach, le directeur actuel d'*Esprit* que j'ai connu, moi ayant quarante ans et lui un petit étudiant de première année à Lyon. Or, quand j'avais vingt ans, je n'ai pas connu d'hommes de quarante ans : ils avaient tous disparus dans la guerre, à part des exceptions extrêmement rares. Oui, j'ai souvent répété ce vers du grand poète allemand Hölderlin :

Nous qui vivons en un temps pauvre en héros.

Je crois que c'était peut être l'effet de cette guerre désastreuse qui, vraiment, a saigné à blanc l'Europe occidentale. Vous savez, des grands hommes, des hommes que j'ai vraiment pu admirer, estimer être des génies, il n'y en a pas beaucoup. Je peux vous dire leurs noms et je vous les dis tout de suite : c'est le père Teilhard de Chardin, d'une part, et c'est Louis Massignon, vous savez, un arabisant illustre. Voilà deux hommes devant lesquels le jeune étudiant que j'étais saluait le génie. Ça n'en fait pas beaucoup mais cela suffit !

M. B. – Oui, mais il y a un homme peut-être aujourd'hui qui n'est pas un homme de génie mais que l'on reconnaît un peu partout comme quand même un point de référence et je fais allusion ici à Jean XXIII. Est-ce vous n'avez pas l'impression qu'il y a quand même chez lui une espèce de physionomie spirituelle qui convient à l'homme de notre temps ?

H. I. M. – Alors là, nous sommes sur un tout autre plan. Il ne s'agit plus du génie, le mot que j'ai employé tout à l'heure, c'est-à-dire de la grandeur proprement humaine. Oui, j'ai connu Jean XXIII, je l'ai connu de deux manières : je l'ai connu, sous le nom de monseigneur Roncalli, nonce à Paris et plus tard comme pape. Ça, alors, c'est la grandeur de l'*Esprit* au sens non plus humain mais au sens vraiment surnaturel du mot. Si quelque chose peut vous donner le sentiment qu'il y a dans l'homme autre chose que la simple nature, c'est certainement la rencontre d'un

homme comme lui. Là, je peux vous rappeler une anecdote qui m'avait beaucoup frappé. Nonce à Paris, monseigneur Roncalli avait visité naturellement l'Algérie qui était encore française en ce moment là. Et, visitant les fouilles d'Hippone où nous avons dégagé une magnifique basilique du temps de saint Augustin précisément, il rencontrait un ouvrier arabe, un ouvrier du chantier de fouille et il a su se détacher des archéologues qui l'accompagnaient et échanger quelques mots avec ce simple ouvrier et celui-ci a immédiatement reconnu qu'il avait à faire un homme de Dieu. Et lorsque...

M. B. – Ce n'était pas un chrétien ?

H. I. M. – C'était un musulman, bien entendu ! Et je l'ai entendu, ce vieil arabe, me dire : cet homme, eh bien, il a su parler à un simple pauvre arabe comme moi et lui faire comprendre qu'il était un homme de Dieu. Et lorsqu'est arrivée l'élection du pape, ce vieil arabe a passé toute la soirée pendu à son transistor pour essayer de savoir qui allait être pape : « Il faut que ce soit Roncalli ! » Et lorsqu'il a été élu, il a aussitôt écrit une lettre, enfin, il a fait écrire une lettre bouleversante de simplicité. Moi, c'est là où je sens ce passage de la nature à la surnature, de la grandeur humaine à la grandeur spirituelle. La grandeur spirituelle, c'est celle qu'un ouvrier musulman illettré peut ressentir, simplement, dans quelques mots, quelques regards échangés.

M. B. – Maintenant, vous n'êtes pas simplement un historien : il y a quelque chose d'un peu surprenant chez vous, c'est que vous vous êtes intéressé et même assez passionnément à la musique. Est-ce que la musique vous intéresse toujours ?

H. I. M. – Oh, bien sûr, bien sûr ! Je ne peux pas bien entendu... On ne peut vivre qu'une vie à la fois, n'est-ce pas. Lorsqu'on a vingt ans, on croit que tout sera possible et que l'on pourra faire un travail d'historien, d'une part, et un travail de critique musical, de l'autre. Je continue à faire quand même un peu de critique discographique. Je fais partie d'une Académie qui

s'appelle l'Académie Charles Cros qui, chaque année, donne le Prix International du disque, qui choisit le meilleur disque paru dans l'année¹ et c'est une expérience très intéressante pour moi que de travailler ainsi avec des critiques musicaux, des responsables d'émissions à la télévision et à la radio, et de sortir un peu du ghetto des érudits et des professeurs.

M. B. – ... des intellectuels. Maintenant, vous êtes aussi connu comme un homme de foi, comme un chrétien et, dans ce domaine là, vous n'avez pas hésité à vous compromettre et, encore tout récemment, en lançant avec des collègues une revue qui s'appelle *Les quatre fleuves* dans laquelle on trouve une préface assez étonnante d'une affirmation de foi et d'une affirmation de foi, d'une recherche de la foi par les laïcs, d'un approfondissement de la foi par des laïcs. Ça été important pour vous, cette foi, dans votre vie ?

H. I. M. – Je vous demanderai de modifier un des mots que vous avez employés : je ne me suis sentis « compromis » en aucune manière en étant moi-même. Être chrétien, on cherche à l'être : personne n'ose se dire chrétien, le Seigneur seul peut le mesurer. Oui, je suis catholique et je le reste. Vous savez, notre situation à nous, catholiques français, ressemble maintenant beaucoup à celle qui peut être celle des catholiques au Québec. Nous sommes une petite minorité dans notre nation. Autrefois, la France comme le Québec a été un peuple de tradition chrétienne où les gens recevaient le baptême en naissant et recevaient la religion en même temps qu'ils apprenaient, je ne sais pas moi, les règles de politesse et les règles d'arithmétique. C'est fini cela, c'est fini ! Maintenant nous sommes, et c'est là encore pourquoi les Pères de l'Église me paraissent si fraternels, nous sommes comme aux premiers siècles du christianisme : nous sommes une petite minorité à l'intérieur d'une civilisation qui, pour être postchrétienne, est essentiellement non-chrétienne. Et, par conséquent, et si l'on veut être chrétien, il faut l'être par une

¹ Voir le présent *Cahier Marrou*, p. 81-84.

décision personnelle, approfondie, réfléchie, et lorsqu'on est un intellectuel, naturellement, avec un arrière-plan rationnel suffisamment solide pour que ce soit une foi qui mérite le nom de foi et non pas une vague croyance ou superstition.

M. B. – Une chose contre laquelle vous semblez vouloir mettre en garde vos lecteurs éventuels dans le liminaire, dans la préface de ce premier numéro, c'est une foi qui serait axée uniquement sur une pratique, qui insisterait trop sur le passage à l'acte. Aujourd'hui on dit que le chrétien doit se manifester dans ses actes et vous, par ailleurs, vous semblez prendre une certaine distance par rapport à cette affirmation.

H. I. M. – Non, bien entendu... Naturellement, il y a des choses qui vont de soi, alors on finit par ne plus avoir besoin de les répéter. Bien entendu (ça, c'est déjà dans l'Épître de saint Jacques), la foi sans actes est une foi morte. Il faut, bien entendu, manifester sa foi par une réalité concrète. Mais ce que mes amis et moi avons ressenti comme un danger était un activisme, c'est-à-dire des gens qui se précipitent dans l'action sans bien savoir ni pourquoi, ni comment ils agissent. Et nous pensons, nous, précisément parce que nous vivons dans une époque postchrétienne, dans une civilisation déchristianisée, qu'il est nécessaire pour être chrétien de savoir exactement ce que cela veut dire. Et, en effet, l'effort que nous espérons pouvoir développer dans cette revue ou, du moins dans cette série de cahiers, c'est une redécouverte de la structure dogmatique de la foi chrétienne. Nous croyons qu'il y a un certain péril dans le besoin d'extériorisation qui est très frappant à notre époque et qui est une très bonne chose, encore une fois. Une foi qui n'agit pas n'est pas une foi sincère, c'est évident. Mais enfin, qu'est-ce que la foi ? Je suis extrêmement sensible et, là aussi parce que je crois connaître cette histoire du christianisme que j'enseigne en tant qu'historien, je suis très sensible au contenu dogmatique du christianisme. Le christianisme n'est pas simplement une pratique, il est une adhésion réfléchie, consciente à un certain nombre de choses tenues pour vérité. Donc, il y a un effort de redécouverte

de la structure rationnelle, bien qu'elle dépasse la raison, de la structure dogmatique de la foi chrétienne.

M. B. – Il y a une chose sur laquelle vous insistez aussi, c'est que la foi n'est pas une affaire facile, que la foi reste toujours quelque chose de difficile et vous dites que même elle l'était dès les premiers siècles de l'Église.

H. I. M. – Mais c'est évident ! C'est bien pour cela, tout naturellement qu'on se met à citer des paroles de l'Évangile. Si nous avions vécu en Palestine dans les années 30, nous aurions pu croiser sur les routes un certain rabbi Yeshoua de Nazareth, celui que nous appelons Jésus-Christ. Il aurait été aussi difficile de reconnaître en lui ce qu'il était, qu'il peut être aujourd'hui d'avoir foi dans celui que nous appelons Jésus. Vous voyez, il suffit d'ouvrir l'Évangile ! Nous mettons là en jeu ce qu'il y a de plus profond dans le christianisme, ce mystère de l'adhésion libre : Dieu n'a pas voulu forcer la liberté humaine ! Le Verbe incarné s'est présenté sous des formes tellement modestes qu'elles étaient ambiguës, que les gens pouvaient ne pas savoir qu'ils avaient à faire à celui qui était le fils de Dieu. Et je ne vois pas de différence entre essayer d'être chrétien dans la deuxième moitié du 20^e siècle et avec les tous premiers chrétiens ; eux aussi ont eu les mêmes difficultés.

M. B. – Mais j'oserais vous demander peut-être d'essayer de réunir un peu cette expérience d'historien et cette longue expérience aussi de foi chrétienne pour nous dire un peu ce que vous pensez que les chrétiens doivent être dans le siècle aujourd'hui, dans l'histoire que nous faisons.

H. I. M. – Ça, ça les regarde ! Tout dépend de l'insertion. Les chrétiens doivent faire à peu près les mêmes choses que les autres hommes, c'est-à-dire travailler sur les mêmes chantiers, travailler à faire régner plus de justice, à faire régner la paix parmi les hommes, etc, etc... mais pour d'autres raisons que les autres ne le font. Les chrétiens sont essentiellement des gens qui croient dans une certaine Révélation, qui croient qu'ils sont connus de Dieu,

qu'ils sont aimés de Dieu et que, par conséquent, ils doivent lui rendre quelque chose. Nous touchons là un domaine où il est plus facile d'essayer de vivre que d'exposer devant une caméra, n'est-ce pas ? Ce sont des choses qui ne peuvent guère se faire sentir, mais elles peuvent se faire vivre.

M. B. – Maintenant, aujourd'hui on a l'impression que, justement, le christianisme intéresse de moins en moins de gens. On a aussi l'impression que l'histoire intéresse de moins en moins de gens. On a l'impression que, au fond, on veut actuellement rejeter toute une série de choses, et que l'on est plus sensible au choc du futur qu'au poids du passé, d'une histoire et d'une tradition chrétienne.

H. I. M. – Il y a un bon et un mauvais usage de l'histoire. Ce que l'on rejette, c'était... eh bien, ce que, vous voyez, hélas ! je me souviens avoir avec désolation rencontré au Québec il y a trente ans ce que nous avons connu en France un siècle avant, c'est-à-dire où l'histoire ça veut dire : « Voilà ce qui s'est toujours fait, voilà comment il faut faire parce que les pères ont fait ceci, les grands pères ont fait cela, il faut continuer ». Ça, ce n'est pas ça l'histoire : c'est le contraire même de l'histoire. Puisque l'histoire – vous faites allusion aux recherches d'épistémologie que j'ai pu faire – l'histoire c'est avant tout la rencontre de l'autre. Découvrir qu'il y a une autre manière d'être un homme que celle que nous étions spontanément tentés d'être par tacite reconduction. Au contraire, l'apport de l'histoire c'est de nous affranchir de l'histoire. Ce n'est pas moi qui dit cela le premier, rassurez-vous, c'est Goethe, l'un des plus grands poètes allemands qui l'a dit dès la fin du 18^e siècle. Je fais de l'histoire pour me libérer du poids de l'histoire. Vous sentez ce qu'il y a d'un peu paradoxal ? Mais enfin, si vous vous souvenez de ce qu'a pu être le poids de la tradition chez vous (mais chez nous aussi !), on comprend très bien que, surtout la jeunesse, trouve insupportable que, à l'avance, on lui dise que sa vie devra suivre certaines normes, viser à telle fin – on se sent prisonnier. Or, si vous faites un peu plus d'histoire, vous découvrez que cette

prétendue tradition c'est un hasard, c'est un aspect très particulier, très momentané. Ce que votre père et votre grand-père ont connu mais ça ne date que de cinquante ans ou de cent ans. Nous, nous pouvons remonter maintenant près de quatre mille ans avant Jésus-Christ. L'histoire me fait connaître d'autres manières d'être un homme. Et, au fond, je fais de l'histoire pour acquérir un élargissement de mon expérience humaine et pouvoir donc être plus libre à l'égard du futur.

M. B. – Mais est-ce que aussi les chrétiens ne sont pas portés actuellement à tout rejeter le passé ?

H. I. M. – Eh ! bien, c'est contre cela que nous allons lutter. C'est paradoxal ! Comment peut-on rejeter le passé lorsqu'on se dit chrétien, c'est à dire que l'on prétend être fidèle à une religion qui remonte à l'an 30 après Jésus-Christ ? Vous ne pouvez pas rejeter ce qui s'est passé pendant dix-neuf siècles, ou alors ce n'est pas du christianisme ! Ce qu'il faut, c'était bien ce que Jean XXIII, réellement poussé par l'Esprit a senti qu'il fallait faire lorsqu'il a convoqué le deuxième Concile de Vatican : ce qu'en italien il a appelé « *aggiornamento* », ce qui veut dire tout simplement secouer la poussière des dernières générations pour retrouver la structure fondamentale et, celle-là durable, du véritable christianisme.

M. B. – Mais en même temps, quand même, chose étrange, on semble vouloir revenir aux sources mais se priver de tout ce qu'il y a entre cette source et l'ici-maintenant.

H. I. M. – Mais c'est là où les historiens ont quelque chose à enseigner à leurs contemporains, justement. C'est qu'on ne peut pas supprimer cet héritage. En réalité, il y a une médiation des siècles intermédiaires : je n'atteins pas Jésus-Christ directement, j'atteins Jésus-Christ dans le Nouveau Testament. Mais si je connais le Nouveau Testament c'est parce qu'il y a une Église qui me l'a transmis. Mais, c'est vrai pour tout ! C'est vrai pour la tradition politique, pour la tradition sociale. En réalité, nous sommes les héritiers d'un passé. Mais, nous les hommes, nous sommes capables de savoir de quel passé nous avons recueilli

L'héritage et, comme disent les juristes, on recueille un héritage « sous bénéfice d'inventaire ». C'est-à-dire en sachant que cela vous est offert, nous recomposons le contenu de l'héritage culturel. Si nous ne faisons pas d'histoire, nous héritons d'un passé qui s'impose à nous malgré nous. Si nous connaissons la manière dont historiquement il s'est formé, nous sommes libres d'accepter ou de refuser certaines parties de cet héritage. Donc l'histoire est une conquête de la liberté.

M. B. – Mais cela nous apporte aussi quelque chose pour demain, pour l'avenir.

H. I. M. – Alors là, l'historien, lui, est fort tranquille ! Il sait que l'histoire est imprévisible. L'histoire élargit notre culture, nous rend... nous fournit des instruments beaucoup plus riches, beaucoup plus variés et souvent inattendus pour élaborer notre futur. Mais, le futur n'est pas inscrit à l'avance. Le futur c'est notre action.